

Introduction — Les prénoms comme seuil

Ils s'appellent Axelle, Naelle, Jalal,
Rose, Samiullah, Zebula,
Danièle, Sam, Iris, Motissam,
Louisa, Elliot, Greta,
Tan, Shayna, Léon, Kemoko,

...

Une liste de prénoms comme des battements d'ailes de papillon dans une valse de points de vue.

Pendant les ateliers de ciné-débat-danse « Anima », nous avons mené des rencontres sensibles comme on met en place un laboratoire fragile autour d'une question simple et abyssale :

Comment faire d'une crise une occasion de transformation ?

Diagnostiquer. Reconnaître. Faire silence. Débattre. Bouger. Danser. Agir. Transformer.

La Faille — Là où le fil se rompt

Ils parlent de crises.

Mais derrière le mot, il y a des choses très concrètes : un pays quitté, un harcèlement vécu, une angoisse écologique, la fatigue de l'inflation, de l'insertion, un capital social qui tourne en rond, la peur de ne pas trouver sa place...

La crise apparaît quand les structures qui devaient protéger cessent de produire de la continuité.

Quand l'école nous emmêle.

Quand le travail se défile.

Quand craque le collectif.

Intimement, la crise commence plus bas : dans la gorge nouée, dans l'impression d'être trop petit face au monde, dans la sensation que « tout est trop grand ».

Alors nous chaussons plusieurs lunettes pour approcher ce qui tremble.

Avec des lunettes sociologique nous entrevoyons : les inégalités, l'embouteillage de l'insertion. Le cercle vicieux : pas de boulot, pas de formation, pas d'amis, pas de maîtrise de la langue, pas d'insertion.

Le point de vue historique nous amène les héritages, les fractures anciennes qui travaillent encore les corps contemporains.

Anthropologique : la culture, les croyances, les récits. Rien n'est neutre. Nos évidences sont situées.

Psychologique : la psycho-généalogie, les transmissions invisibles.

Spirituelle : les mouvements de la conscience, la foi, le cœur ouvert, la question du sens.

Poétique : la beauté dans le caractère unique, ir-résumable de chaque chose.

Connaître, qu'est-ce que cela veut dire ?

Comprendre, est-ce accumuler des données ou se laisser transformer ?

Connaître, ce n'est pas seulement nommer. C'est relier. C'est accepter que le savoir nous déplace.

« Connaître c'est changer. »

Naître avec, un peu différent.

Dans le groupe, les réactions se déclinent :

« Repli : je préfère me couper des réseaux »

« Nous dans les années 60 on se mobilisait pour un oui pour un non »

« Moi j'opère un déni choisi »

« J'ai peur de me sentir coupable de ne pas être assez engagé »

Déni stratégique.

Culpabilité.

Nostalgie.

Individualisme impuissant.

Fuite.

Recherche de sécurité.

Attente d'un sauveur.

Crise de l'entendement.

Dissonance quotidienne.

Épuisement du corps et de l'esprit.

Un jour, dans un atelier, le fil s'est rompu.

On danse avec un fil sur le thème de la compétition.

Chacun poursuivait son objectif.

Le geste individuel était cohérent. Mais l'ensemble ne l'était plus.

Un fil rouge suspendu dans l'air.

Comme une démocratie qui s'effiloche.

La faille est là.

Le Passage — Là où l'on traverse

Pourquoi traverse-t-on des crises ?

Parce que les sociétés modernes promettent l'autonomie tout en produisant de la mauvaise dépendance. Nous cherchons une "bonne hétérodoxie", une interdépendance saine.

Une crise est un symptôme.

Mais aussi une possibilité de résilience.

Toucher le mal pour, à son contact, cultiver le bien.

Spinoza dirait : si le concept, le souffle et l'émotion ne créent pas de la joie, c'est que la vérité n'est pas pleinement présente.

Peut-on déplacer cela collectivement ?

Comment traverse-t-on ?

D'abord en nommant.

La colère.

L'impuissance.

La honte.

La fatigue.

L'injustice.

Ensuite en transformant.

Nous avons fait de nos corps dansant un laboratoire politique.
Un espace pour tester coopération, tension, rupture.
Voir que le collectif n'est pas une addition, mais une composition.
Le corps n'oublie rien. Le corps sait.
À la manière d'Anna Halprin, traduire nos interdépendances physiquement.
Silence.

Un atelier comme performance rituelle.
On appelle quelque chose.

« Il n'est pas d'œuvre d'art qui ne fasse appel à un peuple qui n'existe pas encore¹ ».

On cherche le mouvement dans les esprits.
On déplace les frontières.
Le passage, c'est accepter qu'une part de nous meure pour qu'une autre advienne.
La fissure laisse passer quelque chose.

La Composition — Là où l'on invente

On a parlé d'engagement.
Long terme ou ponctuel ?
Individuel ou organisé ?
Solidaire ou politique ?
Les freins sont là.
Les leviers aussi.
Aucun combat ne se gagne d'un seul geste.
Les luttes sont stratifiées.
Repli.
Rebond.
Réorganisation.
Alors que construire ?
Une société où le temps serait redistribué ?
Où l'insertion ne serait plus une angoisse permanente ?
Une démocratie délibérative réelle ?
Une économie du lien ?
Une écologie praticable ?
Une pédagogie des émotions ?

À ce stade de la crise, nous avons besoin **d'imagination et d'expérimentation.**

Dans les ateliers, une idée fragile passait :
La vie humaine ne tient qu'à plusieurs.
Pas à un fil.
Pas une fusion.
Pas une uniformité.
Une composition.

Comme dans un tableau impossible où
des vagues deviennent des bras,

¹ Deleuze dans une conférence sur la création artistique en 1986

Des bras, des branches,
des fils deviennent des racines,
et des jeunes qui doutent deviennent des acteurs d'un monde encore inachevé.

Conclusion — Là où commence le changement

J'ai envie de continuer.
De passer du temps avec ces jeunes.
Avec ces anciens,
De faire commun.
Ce n'est ni une utopie naïve
C'est un travail.
Long.
Collectif.
Parfois ingrat.
Souvent vital.

Et peut-être que c'est là, précisément,
Dans la faille traversée,
Dans le passage assumé,
Dans la composition inventée,
L'expérience partagée,
Que commence le changement.

Elsa Poissonnet-Boyer